

Nos poètes de 3èmes B et C devaient choisir un tableau et laisser libre cours à leur création poétique.

Voici leurs œuvres !



Le Printemps, Botticelli, XVe, Galerie des Offices, Florence, Italie

Cupidon perché en haut des arbres,
Pointe sa flèche sur une dame de marbre
L'homme muni d'une cape de la couleur semblable à celle du sang,
Tend un bras vers le ciel pour décrocher une belle pomme
Mélange de fraîcheur et chaleur au fond de mon cœur
Les sentiments se mêlent et se démêlent
Une femme terrifiante tend les bras et attrape la demoiselle
Les trois femmes entourées de fleurs font une ronde les phalanges enlacées
Accordés par leurs couleurs, l'homme et la femme semblent se chercher
Tenant son ventre, il semblerait que la femme va donner la vie,
Sa longue robe tapie d'une infinité de fleurs

Ellea Couget

Un vent chaud et sonore vient rudoyer
La chevelure d'or ondulée, se tenant
À la lueur flamboyante et fleurissante
Égruge les boutons roses et blancs

Cupidon volant dans les orangers tel un oiseau
Soucieux des cœurs dans l'orangerie ombreuse.

Lui chasse la fumée ténébreuse, le brouillard entêtant
Pour ne laisser que les êtres colorés,
Pour retenir les émeraudes,
Pour protéger la fontaine divine.

Kenza Lhuissier

Un beau jour de printemps,
Où vient la renaissance,
Tout ça dans le beau temps !
Il exalte nos sens.

Comme un autre univers,
Où les oiseaux volent, recouvrant le ciel de paix,
Cachant les arbres de la forêt,
Où se trouvent des femmes entourées de vert.

Pendant que le mal les guette discrètement,
Tel un serpent sifflant sur le sol, sournois,
Il fond sur sa proie toute joyeuse, violemment,
Sans que le groupe féminin festoyant ne le voie.

Le mal qui a tant fait souffrir,
Ô Mal tout puissant,
Ô Mal qui nous fait mourir,
Ô Mal qui nous ment.

Dans un petit coin sombre qui nous appelle,
Tu nous attires et nous attristes,
Tu nous voles notre vie et fertilité à la pelle,
Pourtant, il nous a prévenus, le Christ.

Dans leur joie, leur bonheur,
Petit à petit, d'heure en heure,
Elles se font toute décimer,
Ce printemps, c'est leur dernier !

Yann Marteau



Le radeau de la Méduse, Géricault, XIXe, Le Louvre, Paris

Seuls dans cet enfer bleu balayé par les vents,
Les naufragés sont tels des bêtes affamées.
Le ciel de plomb les pousse à s'entre-déchirer.
Il ne reste bientôt que des agonisants.

Sur ce radeau perdu dans les mers déchaînées,
La mort aveugle tient un enfant dans ses bras.
Sur ce radeau perdu que fuit l'humanité,
Les naufragés ont faim et ils tremblent d'effroi.

Le regard horrifié tendu vers l'horizon,
Qu'ils déchirent de cris vibrant de désespoir,
Ils luttent pour garder la vie et la raison.

Lorsqu'une mort douce devient le seul espoir,
Et que l'humanité sombre dans la folie,
Une voile lointaine illumine la nuit.

Lucas Brevet

Ils se sont tous échoués sur la rive,
Le grand vaisseau, complètement détruit,
On ne sait où, il a fait dérive,
Un grand silence les guette, aucun bruit.

Ils ont tous besoin de manger, mais rien.
Ils ont tous besoin de boire mais rien.
Ils ont tous froid, rien pour les réchauffer.
Ensemble, ils essaient de se chauffer.

C'est comme si c'était la fin du monde,
Les hommes, qui n'en peuvent plus, sont morts,
Les autres tentent désespérément de vivre.

Ils n'ont plus beaucoup de jours à vivre,
Ils crient de toutes leurs forces « au secours ! »,
Mais personne ne remarque les naufragés.

Mathis Brunet

Sur une mer bleue et agitée, une dizaine d'hommes, tous d'une grande splendeur, se ruent sur un radeau, de la taille d'un bateau.

La lâcheté du paysage reflète sur leur visage l'épuisement et la noirceur des hommes.

Auriane Jarry

Tu me portes pour me lever au ciel
Tu regardes la vue souhaitant l'arc-en-ciel,
Tu pries le seigneur d'encore exister
Tu es à bout de force, chagriné.

Le visage de tous, épouvantable !
Pouvoir revenir vivant est inconcevable,
Ils sont tous à terre, le ciel revit
Rien que d'y penser, j'ai une amnésie !

Le vaisseau est dans un état affreux,
La roche sur laquelle nous sommes est caillouteuse.
Tout tissu servait à briller comme or,

Le paradis me fait rêver, m'endort !
La mer triomphant comme la jolie berceuse,
C'est comme si elle rendait amoureuse

Klervie Niobey

Au milieu de l'océan, endroit d'épouvante,
Se trouve une chaloupe qui menace de s'abattre,
Une vieille voile gâtée qui prend le vent tel Éole,
L'océan jonché des débris, prêt à se battre.

Sur cette barque, des dépouilles agonisant de
Douleur, alors que d'autres acceptent leur sort.
Certains voient une embarcation malgré le soir,
Les rescapés qui font des signes au bateau.

Désespérément ces foutriquets réalisent
Qu'il ne vient pas. Les prisonniers de Poséidon
S'écroulent en même temps, commencent à se lamenter.

Océan, toi qui enfermes des êtres primitifs,
Océan, toi qui les tortures, toi aliéné,
Océan, toi qui es incompris, malicieux.

Driss Derouet

Un terrible naufrage, d'un grand radeau.
Une tragédie flottante à la surface de l'eau.
Des corps entassés, des Hommes morts.
Des appels à l'aide, c'est la panique à bord.

Les corps morts, blancs, nus, tels des statues.
Un drame, un naufrage, des corps sans vie.
Le reflet du ciel les amène ici.

L'océan est déchaîné.
L'océan est dangereux.
L'océan est capricieux.

Cela me provoque l'envie de les aider
Et de venir les sauver.

Loane Foret

Les défunts du radeau

Dans une mer agitée, un radeau peu agile
Vogue, telle une image sombre dans le mirage d'un nuage.
Le silence des défunts est assourdissant.

Une odeur de port et de souffrance atrice se lit sur les visages.
Le Poséidon fou emporte leurs âmes par-delà les tempêtes.
Les morts partent pendant que la mélancolie s'installe.

Ô déunts du radeau,
Ô défunts de la mer,
Vous, défunts pour la vie....

Aïdan Gicquel

Je me sens mal, mes compatriotes dénués
Je touche mon confrère, froid et pale
Je vois la mer, et j'en deviens abasourdie
Je vois du blanc, de son antébrachial

Le navire en lambeaux est un corps plus que mort
La voile déchirée, aucune issue
Tous ce qui se trouve ici, se transforme en or
Nous savons que ce n'est que le début

Cette chose blanche est lézarde ? Peut-être...
Cet homme, perché comme un émerillon
Je me vois avec mes compagnons, aux cimetières

Le paysage tourmenté, nos vies chavirent
Il souhaite et demande d'être un papillon
Pour pouvoir s'épanouir, et enfin partir

Névine Houssay

Je fixe des yeux cette méduse à tentacules filamenteux
Qui s'empare du radeau, qui se propulse hors de l'eau
En voulant paralyser tous ces pauvres passagers !
Telle une ombrelle fermant les yeux à la lumière.

Où sa proie embrasse du regard le paradis
Ce butin qui attend depuis bien trop longtemps !
Angoisse de l'ennemi, angoisse de la capture
Angoisse de la mort.

Fregan LEBRETON

Le ciel s'assombrit,
Les nuages noirs, pareils à des corbeaux réunis,
Déploient leurs ailes noires sur la mousse blanches de l'eau.

La mer qui agite ses vagues,
Remue le radeau de la méduse,
À tout vent, tout se bouscule,
Sur les passagers en détresse.

Habits en lambeaux, soupirs et cris se mêlent,
Râles et agonies s'amplifient,
Essayent de percer le bruit de la tempête.

Christopher Moroy



Orphée et Eurydice, Corot, XIXe, Museum of the fine arts, Houston

Le printemps est là, la verdure arrive.
Le printemps, l'amour, les hommes et femmes sont sortis,
Le printemps, les premiers fruits dont les arbres sont munis.
Le printemps, source de bonheur, de joie, de gaieté.

Hommes et femmes se retrouvent dans les bois, la joie
Sous le regard heureux de Cupidon, cet ange
L'amour qui règne dans ce tranquille petit bois.
L'homme qui prend la femme vole tel un ange.

Les longs jours sont de retour, c'est le jour nouveau,
Les hommes et les femmes dansent et se baladent,
Là, dans cette forêt, pleine de renouveau.

Là, dans ce tableau, la gaieté nous envahit,
Ces gens-là sont si heureux que nous ne restons pas
Indifférents, Ô que la vie existe bien !

Constant Gahéry

Le périple des enfers

Dans cette forêt brumeuse, nos deux amants partent sans se retourner. Chacun de leur pas est marqué par le son de la terre humide sous leur pied.

Dans cette forêt brumeuse, les mains moites des deux amants sont réunies comme soudées au fer blanc et mon esprit vagabond se noie dans l'eau terne noircie par les âmes.

Lola Lagrange

Main dans la main dans cette forêt immense, elle est belle, ma douce rose, je n'ose la regarder. Cette femme est une véritable déesse. Un amour pur, un amour innocent mais un amour précieux.

Moi, simple musicien, je tiens cette merveille, elle me suit vers le soleil et je succombe sous son charme.

Eugénie Legrand

Main dans la main, la passion se transporte. Dans cette forêt se promène un merveilleux avenir : sors de cet enfer, tiens ta promesse. Orphée portant sa lyre ressemblant à des cornes, chante son amour profond envers sa bien-aimée Eurydice.

Son amour infini, son amour éternel : un amour fou se propage dans tout ce paysage. Au fin fond de la rivière se trouvent des statues troubles regardant le héros et Eurydice s'enfuir vers le Paradis.

Émeline Lesage

Dans la joie et la douce tranquillité,
Dans la belle nature verdoyante,
Dans l'innocence, la paix est troublée,
Dans l'amour est une âme déchirante.

Elle est emmenée dans la noirceur,
Et laisse place à la panique dans son cœur,
Telle une mouche dans une toile d'araignée,
Elle est impuissante face à sa destinée.

Les autres la regardent sans mot dire,
Car il est trop tard pour la faire revenir,
Comme si elle était désormais morte.

C'est un silence qui suit leur solitude,
Et, après cet incident, revient le calme,
Et la vie reprend en toute quiétude.

Cyprien Pouteau-Poirier

La Liberté verte

Que l'ignorance soit notre pêché,
Seul l'automne peut nous apercevoir,
Que le lierre nous libère toi et moi,
Seule la nature donne une chance,

À nous de l'attraper, ne réfléchissons pas.
Laissons notre passé s'effacer doucement,
A la nuit tombée, le vent se met à souffler,
Laissons l'aube se lever, les feuilles tombent.

Nous sommes enfin seuls, ici,
Comme cette forêt isolée,
Nous sommes là, ici, tous les deux

Tu es une déesse,
Et moi, je suis ton Dieu.
Voici ce que je vois.

Célia Gillens

Main dans la main, sur le chemin.
Quelques sapins, raisins, jardins.
J'entends ton cœur d'argent balançant.
Ça y est le printemps flambant arrive
Avec un grand vent sifflotant.

Un ruban volant au comportement étrange survole l'environnement.
Écoute mon chant, regarde mon instrument et contemple mes sentiments.
Tes yeux verts ressemblent à de purs diamants.
Silencieux et mélodieux écoutent les dieux.
Viens sourire, puis courir, puis redécouvrir la vie petit à petit avec moi,
Puis réussir à accomplir nos désirs les plus intimes.
Tes cheveux couleur foin brillent au moindre rayon de soleil.

Emilien Boismal

Sortant des enfers, par le destin réunis,
Tous deux marchent dans cet inquiétant paradis,
Le lac limpide reflétant tel un miroir
Les tristes ombres que le bonheur ne peut voir.

Ces deux anges maudits dans le jardin d'Eden
Prisonniers de cette macabre mise en scène,
Un seul regard, et tous leurs efforts seront vains
Un seul regard, et il ne restera plus rien.

Cette forêt douce et silencieuse espère,
Baignée dans une pâle et divine lumière,
Priant, implorant le ciel de les protéger,
Que leur amour survive pour l'éternité.

Louna Briffault

Sur les bords de l'eau,
Main dans la main mais de dos,
Ce trouve ces deux amoureux,
Quel décor chaleureux.

Légalement fuyant,
Le regard droit devant,
Elle se laisse diriger,
Fait confiance à son bien-aimé

Ce sentiment de bonheur,
Qui parcourt tout le corps,
Comme une impression de parfait

Légalement fuyant mais
Il faut continuer à avancer,
Sans jamais se retourner.

Lily Cusseau

La sortie des enfers

L'Enfer se cache derrière l'amour,
Et l'amour est comme une fleur qui revit,
Et l'enfer reste autour du paradis,
Comme s'il ne pouvait pas rentrer dans cette cour.

Grace au cœur, il lui prend la main, à sa tendre aimée
Pour l'emmener hors des enfers et des forêts noirs,
Grâce au cœur, ils partent plus loin s'aimer
A l'heure où les fleurs vivent, avec un peu d'espoir.

Thaïs Delory

Deux personnes entrent dans une forêt sombre
Les gens les regardant comme des ombres
La femme est une inconnue à leurs yeux
Les gens voient l'homme comme un déserteur

La forêt est si obscure et brumeuse
Les femmes au fond comme des baladeuses
La foule ne leur veut que du mépris
Mais pour sortir d'ici il faut un prix

L'enfer est si mauvais sans ses démons
Que l'on ne peut plus en voir ses tréfonds
Orphée part en tenant sa femme en main

Eurydice est émue mais terrifiée
Mais en sécurité avec Orphée
Tout ça pour repartir à zéro

Maël Derouet

Le Chemin De La Mort Vers Une Nouvelle Vie

Blanche, la brume matinale que le printemps ramène, tu couvres la disparition ; tu couvres le départ de l'être aimé et cher.

Blanche, la rivière semblable à l'Archéron, fleuve des chagrins, tu fais passer les terriens d'une rive à l'autre, de la vie à la mort.

Blanche, l'ange petite et faible, tu ressens la fraîcheur de la rosée sous tes pieds nus et froids ; tu n'as d'autres choix que de suivre ton Apollon.

Malo Gourdelier

C'est un homme poétique,
Grâce à son chant, sa personne qui est vraiment élégante,
Sa lyre est un accord riche en musique,
Et sa voix de plus en plus magnifique.

C'est un homme romantique, pour son amour,
Son avenir est un très long parcours.
Quand il joue, il est métamorphosé,
C'est un homme parfait, son nom est Orphée.

Eurydice est une femme magnifique, douce,
Cette jolie femme se trouve dans le Larousse.
Ces deux personnes ne sont pas n'importe qui,
Ces personnes ne sont plus là, aujourd'hui.

Julien Gousse

Ces deux êtres si innocents mais à la fois si imparfaits,
Dans cette nature, ce couloir des enfers.
Ces deux êtres dictés par le chant des oiseaux,
Comme le grincement des cordes.
Ces deux êtres se suivent main dans la main,

Vers un renouveau : la vie.

Ces deux êtres qui attirés dans la peine ombre,
Comme le serait une flamme par la chaleur.
Ces deux êtres étourdis et aveugles d'amour.
Ces deux êtres qui sous cet amour s'atténuent un sourire.

Ces deux êtres qui devant ce grand miroir,
Marchent sur des tapis de velours.
Ces deux êtres qui sous les regards désespérés succombent.
Ces deux êtres qui d'un regard tout basculent.

Ces deux êtres se condamnent à une mort certaine.
Ces deux êtres ne sont plus qu'un chant !
Ces deux êtres émouvants définissent l'amour par le désespoir.

Estelle Guyard

Les chemins longs
Des feuilles
De l'automne
Épanouissent leur cœur
D'une langueur monotone
Orphée est une véritable flèche.
Eurydice est aussi attristée que les trois personnes sur le bord de la rivière
Orphée qui en a tant rêvé
O Orphée charnel
O Orphée inachevée
Orphée éternelle
Pour qui est cette lyre qui lit les pensées d'Eurydice ?

Alban Leray

Le malheur des enfers

Cette jeune fille avec une longue robe telle une mariée
Cette jeune fille espérant qu'il ne se retourne guère,
Cette jeune fille voulant tant retrouver son passé
Cette jeune fille désire ne pas revivre les enfers !

Habillé de noir dans l'ombre comme des porteurs
Attendant soudainement la mort de cette fille,
C'est comme prémédité ce qui survient par peur.

Ce jeune homme brandit cette lyre telle une grande épée.
Ayant le devoir de ne pas se retourner,

Ou celle qui l'aime doit retourner dans les enfers,
Mais il n'a pas pu s'empêcher de se tourner !

Ce lac si sombre, ces arbres si verts, se confondent.
Ce brouillard opaque empêchant de voir le lac,
Ce lac couvert de verdure, silencieux et sombre.

Margot Leroy

Que serait cette vie sans toi ?
Une vie d'errance et de souffrance,
Un immense vide une douce insolence
Qui me glace d'effroi.

Je serai prêt à tous les sacrifices
Pour qu'enfin mon cœur meurtri
Retrouve cet immense soleil qui luit
Et qui fait exploser mon cœur tel un feu d'artifice.

Je donnerai mon âme et plus encore
Pour un jour ou même une heure
Revive ce doux moment de bonheur
De pouvoir contempler ton doux visage, ton corps.

Ne plus croiser ton regard
Serait pour moi une vraie torture,
Ne plus voir dans tes yeux l'azur,
Rendrait mon cœur et mon âme si noirs.

Alexandra Pelle

Cette femme bien habillée, tel une mariée,
Cette femme espérant qu'il ne se retourne guère,
Cette femme avançant observée par l'enfer

Habillé de noir, attendant qu'il fasse l'erreur
De se retourner et d'admirer sa splendeur,
Attendant de les récupérer à jamais,
De les enfermer dans ce sombre marais

Et cet homme qui comme avec une épée, brandit
Sa lyre, cet instrument venu du paradis,
Cette harpe qui pourrait leur sauver la vie,

Entre ce miroir d'eau et ce bouquet de verdure
Ils avancent vers leur monde, leur pays, leur ville,

Et comprennent enfin que ce monde n'est pas pur,
L'amour peut cacher un grand malheur paraît-il.

Perrine Pont

Ophée se bat pour sa bien-aimée,
Tout en fuyant les âmes damnées.
Parcours dans d'épaisses brumes sans suffoquer,
Il part sans se tourner,
Donne la main à son adorée,
Sa préférée est rassurée,
Elle le suit aveuglément dans la forêt,
À ses côtés le laid devient beauté.
L'eau claire est calme comme la futaie qui est pénétrée,
A deux ils fuient les macchabés,
Apaisée elle est sauvée.

Léandre Sillère